

être, de son âme tout entière versée pour faire ce qu'il croyait son devoir!

La fièvre lui monte au cerveau. Heure après heure ses gens se pressent; ils arrivent à temps pour remettre l'officier entre les bras de M. Ward, et il rend le dernier soupir tandis que ma colonne d'avant-garde, revenant de l'Albert-Nyanza par marches forcées à travers la forêt et le long de la rivière, rentrait à Banalya pour demander : « Mais où est Jameson? »

Ce fut 28 jours seulement après la mort tragique du major, 23 jours après le départ de Jameson, que mon avant-garde — misérablement réduite elle aussi, tellement en lambeaux qu'on prenait nos hommes pour des « païens » ramassés en route, nos hommes tellement changés que leurs vieux camarades ne les reconnurent pas — apprit la désastreuse histoire de la seconde colonne.

Et les misères qu'on nous raconta étaient surpassées de beaucoup par celles que nous vîmes de nos yeux! La plume ne peut écrire ou la langue redire les horreurs de cette citadelle de la peste! La maladie hideuse, qui fait tant de victimes parmi les barbares, était visible sur la face et les corps de ces malheureux, défigurés, enflés, couverts de plaies et de cicatrices; poussés par la curiosité, indifférents à l'horreur qu'inspirait la mort empreinte sur leur physionomie, ils venaient voir et entendre ceux qui arrivaient de la grande forêt. Six cadavres gisaient sans sépulture; les mourants, par douzaines, étalaient leurs abcès purulents. D'autres, réduits par l'anémie, la dysenterie ou des ulcères larges comme des soucoupes, à n'avoir plus que la peau sur des os en saillie, se traînaient vers leurs anciens amis et leur souhaitaient la bienvenue : la bienvenue dans ce charnier! Affaibli, fatigué, surmené de corps et d'esprit, comment ai-je pu supporter ces premières heures? Des récits incessants de calamités me blessaient les oreilles; une affreuse odeur de maladie empuantissait l'atmosphère; les spectacles les plus repoussants passaient ou surgissaient devant nos regards épouvantés. Je n'entendais parler que de meurtres et morts, angoisses et souffrances. Partout où je m'arrêtais, les yeux caves des moribonds se fixaient sur les miens, si suppliants, si confiants, des regards chargés de désirs, et qui, hélas! venaient déjà de si loin! Il me semblait qu'au premier sanglot mon cœur se romprait dans ma

poitrine. Je m'assis, presque stupéfié par le désespoir; et toujours retentissait à mes oreilles la lugubre cadence de ce récit : morts et désastres, désastres et morts. Cent fosses creusées à Yambouya, et trente-trois hommes abandonnés au campement, sur le point de mourir, dix morts en route; dans le village, une quarantaine qui n'ont plus que le souffle, une vingtaine de désertions. De tous ceux que j'avais laissés en arrière, en sauverais-je même cinquante? Et ma brave et vaillante petite bande d'Anglais! La tombe de Barttelot est à quelques pas; Troup est parti, un vrai squelette, dit-on; Ward est je ne sais où; Jameson s'en est allé aux chutes, pourquoi? « Et vous, monsieur Bonny, vous êtes resté seul! — Le seul, oui, monsieur! »

Redire tout ce que j'ai vu à Banalya et l'intensité et la profondeur de cette misère, ce serait enlever brutalement les bandages d'un ulcère couvert d'escarres malsaines et strié d'artères saignantes, — sans autre résultat que d'exciter l'horreur et le dégoût.

Et moi qui revenais encore avec toute ma foi dans le zèle de Barttelot, la fidélité de Jameson, la vigoureuse jeunesse de Ward et ses promesses de virilité, la prudence de Troup, le fond qu'on pouvait faire sur lui, la fermeté et le sang-froid de Bonny... toutes ces révélations me portèrent un coup terrible! Notre seconde colonne avait tout ce qu'il fallait pour fournir un labeur utile et prolongé, mais l'Occasion les avait touchés du coude, et ils n'y avaient pas pris garde; ils ne l'avaient pas vue! Et ces marches, ces longues marches par lesquelles ils devaient nous rejoindre, se sont changées en allées et venues pour « tuer le temps »!

Quoi, Barttelot! cet homme infatigable, dont le pas était un élan, ce jeune et vaillant officier, à tournure martiale et dont l'âme avait soif de gloire, cet homme si richement doué par la nature, fléchir le genou devant le vieil et cauteleux Arabe de Stanley-falls! Énigme encore inexplicable! J'eusse parié que, même au milieu de ses guerriers et de ses esclaves, il aurait saisi Tippou-Tib par sa barbe grise et flottante et lui aurait écrasé le visage, plutôt que de se laisser berner jour après jour et mois après mois! Sa véhémence fervente quand il promettait de ne pas attendre vingt-quatre heures après l'époque fixée résonne encore à mes oreilles. Je sens son vigou-

reux serrement de main, je vois sa face résolue, je me souviens de ma foi enthousiaste en ses paroles.

« Profonde l'eau qui dort », dit le proverbe. Jameson était si patient, si calme et en même temps si déterminé, que nous lui reconnaissons tous une certaine grandeur. Il avait payé 25 000 francs, il avait promis zèle et intelligence, pour le privilège d'être enrôlé chez nous. Il pouvait satisfaire avec nous sa passion pour l'histoire naturelle, pour l'ornithologie et l'entomologie surtout. « Son activité, sa capacité, sa bonne volonté au travail n'ont pas de limites », a écrit Barttelot, et j'y souscris sans réserve. On n'a qu'à relire sa lettre du 12 août et le livre de loch. Son zèle et son ardeur prennent plus de relief à mesure que nous avançons dans cette lecture; il scelle son dévouement par l'offre de sacrifier 250 000 francs de sa propre fortune, il le scelle aussi par ce malheureux voyage en canot d'où on le transporta sur son lit de mort.

Tippou, je l'accorde, fut assez aimable pour ces jeunes officiers pendant leurs fréquentes visites aux chutes; il les a reçus convenablement et nourris de son mieux; il ne les renvoyait à Yambouya qu'avec des cadeaux de riz et des troupeaux de chèvres. Mais son amour du pouvoir, son ignorance de la géographie, son outrecuidance barbare, son indolence qui croît avec les années, son avarice toujours en éveil, étaient un obstacle insurmontable à la réalisation des désirs de Barttelot et de Jameson, et aussi fatal à leurs intérêts que l'eût été la guerre déclarée. Comment ces messieurs ne se sont-ils pas aperçus que leurs visites et leurs riches cadeaux ne servaient absolument à rien? Avec le projet qu'ils ont au cœur, les qualités héritées de leurs ancêtres, leur éducation et leurs habitudes, comment n'ont-ils pas compris la situation? Par quel mystérieux aveuglement s'accrochent-ils avec cette inébranlable ténacité à Tippou-Tib et à ses promesses — neuf jours, puis dix jours, puis quarante-deux jours — à des promesses faites pour n'être jamais tenues!

Le cœur le plus glacé s'émeut de compassion à la pensée de ces jeunes gens coupés dans leur fleur... et qui touchaient au moment de la délivrance! Ils essayent bravement de secouer le nuage qui pèse sur leur esprit et de chercher où est le devoir. Pendant les repas ils discutent les mesures à prendre. Parfois le frottement de leurs intelligences allume une étincelle; à

peine brille-t-elle qu'une chose ou l'autre vient l'éteindre, et la bonne résolution n'aboutit pas. On propose une foule de projets, tous éloignés des simples conseils que j'avais donnés, et, aussitôt tracé, chaque plan est frustré par quelque fâcheux événement. Ils sont animés des intentions les plus pures; ils restent parfaitement loyaux jusqu'à la fin, et cependant chacun de leurs actes est suivi d'irréparables désastres et inflige de cruelles douleurs. Bien involontairement, certes, ils ont poussé leurs amis de l'avant-garde sur le bord de l'abîme.

Voici le rapport de M. Herbert Ward, rapport que, pour être juste, je ne saurais me dispenser de publier :

Windsor Hotel, New York City, 15 février 1890.

Le 14 août 1887, Troup, Bonny et moi, avec les hommes et les charges, arrivâmes de Bolobo à Yambouya. Nous y apprimes que depuis votre départ, au 28 juin 1887, on n'avait rien su de Tippou-Tib, et que le major et Jameson avaient occupé leur temps à faire du bois pour le vapeur. L'après-midi une bande de Manyouema attaqua le village provisoire que le chef Ngounga avait construit sur la berge opposée, juste au-dessous des rapides. Bonny et moi traversâmes dans un canot pour découvrir qui ils étaient; mais dès qu'ils virent le steamer ancré à côté de nous, ils s'esquivèrent dans la forêt et retournèrent à leur camp, que les indigènes nous dirent être à quelques heures seulement en amont. Le lendemain, Abdallah, le capitaine des Manyouema, vint nous voir avec quelques hommes de sa suite, et raconta comment Tippou-Tib, fidèle à sa promesse, nous avait envoyé 500 hommes sous la conduite de Sélim bin Mohammed; mais que, mal reçus par les natifs, et après avoir pagayé pendant plusieurs jours contre le courant sans découvrir aucune indication de notre camp, ils s'étaient débandés. Sélim avait expédié quelques petites bandes de Manyouema en différentes directions pour découvrir où nous gitions. Abdallah se donnait comme le chef d'une compagnie envoyée à notre découverte. D'après une autre version de l'histoire mise en avant pour expliquer la dislocation de ces 500 hommes alors qu'ils remontaient l'Arouhouimi, on prétendait qu'après avoir dépensé leurs munitions, ils n'étaient plus de force à lutter contre les naturels. Abdallah affirmait que Tippou-Tib ne demandait qu'à fournir les hommes, et que, Stanley-falls n'étant qu'à la distance de quelques journées, nous pouvions y aller aisément et voir Tippou-Tib nous-mêmes, qui serait prêt dès le lendemain à nous accompagner à titre de guide.

Le major donna à Jameson et à moi l'ordre de nous rendre aux chutes. On nous y raconta la même histoire et comment Tippou-Tib avait envoyé à notre rencontre une forte troupe, qui s'était débandée sur l'Arouhouimi parce qu'ils n'avaient pu traverser quelque gros village où, n'ayant plus assez de poudre, ils ne pouvaient tenir tête aux natifs qui les avaient attaqués et repoussés. Tippou-Tib se disait désireux de fournir les hommes, mais il lui faudrait du temps pour les réunir à nouveau.

Il y avait à Yambouya 600 charges et plus emmagasinées, qu'il eût été grand dommage de perdre. Mais pour les porter, nous n'avions que 175 hommes. Donc nous étions tous d'avis qu'il valait mieux, jusqu'à l'arrivée promise de Tippou-Tib, garder ces charges dans un camp où il y avait abondance de vivres, que d'abandonner des colis pour faire marche triple. Les désertions journalières nous avaient convaincus que, sitôt les premières étapes, la majeure partie de nos hommes iraient rejoindre les bandes d'Ouassouahili et les pillards manyouema, que nous savions écumer le pays dans toutes les directions. Leur vie de forbans qui en prenaient à leur aise rendait nos gens mécontents de leur sort et désireux de se réunir à leurs compatriotes. Et le major, notre chef, n'avait aucun goût pour les Zanzibari et manquait de l'influence qu'il eût fallu pour les mener.

Tippou-Tib continuant à toujours remettre au lendemain, quantité de nos Zanzibari tombèrent malades et moururent; il faut dire aussi que dès l'origine ils avaient montré une constitution débile et peu de vigueur. Comme ils n'étaient jamais sans être employés à quelque chose, on ne peut pas attribuer leur mort à la fainéantise. Fatalistes, ils se résignaient sans effort. « Le *Bouana Makouboua*, disaient-ils, s'en est allé avec nos camarades dans les sombres forêts, et ils y ont tous péri. » Et quand ils eurent acquis la conviction qu'ils ne pouvaient retourner dans leur patrie que par cette route de la forêt mortelle, ils considéraient la situation comme désespérée, se laissaient aller et tombaient.

Nous attendions votre retour à Yambouya vers la fin de novembre, mais le temps passait, et nous restions sans nouvelles. Nous n'étions plus capables de faire d'étape à triple trajet, vu la condition misérable de nos gens. On essaya inutilement de tous les moyens pour décider Tippou-Tib à accomplir ses promesses.

Au mois de février 1888, le major et Jameson retournèrent aux chutes, et le 24 mars M. Barttelot se rendit encore à Yambouya. Il nous raconta avoir garanti à Tippou-Tib le paiement d'une forte somme s'il voulait enfin amener ses forces, et que, d'autre part, Jameson avait été à Kassongo pour presser les renforts; il lui paraissait urgent de renseigner le Comité et de lui faire savoir, en premier lieu, qu'on n'avait pas eu de vos nouvelles depuis votre départ, neuf mois auparavant; en second lieu, que, Tippou-Tib nous refusant toute assistance, nous languissions à Yambouya, dans l'impossibilité de bouger. Aucun vapeur n'avait touché au camp après l'arrivée du dernier contingent.

Il nous semblait évident que vous aviez été mis dans l'impossibilité de communiquer avec nous depuis votre départ, et nous présumions que sur la côte orientale on aurait peut-être de vos nouvelles.

Comme on croyait à la possibilité d'atteindre Loanda, de correspondre par le câble avec le Comité, et d'être de retour à Yambouya avant que Jameson fût retourné de Kassongo, le major me fit porter et envoyer un télégramme qu'il rédigea et signa lui-même. Je fis le voyage en trente jours. Il se trouva que sa réponse : « Vous réfère aux ordres Stanley » était précisément ce que nous attendions, Troup et moi. Je me hâtai de revenir à Bangala, où le major me fit rester, jusqu'à autres nouvelles reçues

du Comité, auquel il avait écrit qu'il n'avait plus besoin de mes services ni des charges qu'il avait renvoyées par le *Stanley*.

Cinq semaines après mon arrivée à Bangala, nous apprîmes par l'*En Avant* que le major avait été assassiné. Jameson, qui était aux chutes, s'employant au châtement du meurtrier et à la réorganisation du contingent manyouema, me pressa par lettre de rester à Bangala. Puis il descendit depuis les chutes en canot, et quand il arriva, il était au dernier degré d'une fièvre biliaire; il mourut le lendemain, malgré tous mes soins et toute ma sollicitude. Il était venu à Bangala pour connaître la réponse du Comité au télégramme du major, et pour me ramener avec les colis par le vapeur que l'employé de l'Etat aux chutes lui assurait devoir être à Bangala au moment de son passage. Mais le renseignement n'était pas exact; le steamer ne se montra pas, Jameson fut obligé de se contenter d'un canot, sur lequel il prit le refroidissement dont il mourut. Dans l'impossibilité de rejoindre Bonny, aucun vapeur ne devant de quelques mois remonter jusqu'aux chutes, j'allai jusqu'à la côte pour informer le Comité de la mort de Jameson et de la situation des affaires telle que je la connaissais. Il me télégraphia de retourner aux chutes et d'y faire remise à l'Etat des approvisionnements laissés en souffrance et de ramener Bonny et ses hommes pour les rembarquer. Mais, en arrivant à Stanley-pool, j'appris la nouvelle de votre arrivée à Banalya, puis de votre retour auprès d'Emin Pacha. Je continuai néanmoins mon voyage jusqu'aux chutes, et pris avec moi tous les colis que le major avait renvoyés à Bangala. Je restai tout un mois aux chutes, attendant de vos nouvelles avec anxiété.

Après avoir rassemblé tout ce qui restait des malades que le major avait remis à Tippou-Tib, je redescendis le Congo en canot et revins en Europe, selon les ordres que le Comité m'avait transmis par le fil télégraphique.

Le récit ci-dessus est la relation simple et véridique des faits concernant la déconfiture de l'arrière-garde.

Personne n'a été plus que moi amèrement désappointé de ce malencontreux résultat. Et je regrette bien sincèrement que mes services n'aient donné aucun résultat.

Je reste à vous bien sincèrement,

HERBERT WARD.

A HENRY-M. STANLEY, Esq.

M. Ward me prévint qu'il avait trouvé à Bangala mes huit caisses d'effets personnels ou de matériel appartenant à l'expédition; il les transporta avec lui aux chutes (plus de 800 kilomètres au-dessus de Bangala), puis à Banana, sur la côte de l'Atlantique, où il les laissa. J'ai fait faire de diligentes recherches pour les récupérer, mais personne n'a rien découvert.